

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 7 avril 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

—Moi pareillement.

—Avec ça, le sommeil me gagne.
—Je t'en offre autant, mon compère.
—Et pourtant il n'est que minuit!
—Ah ! dame ! oui, les douze coups vien-

nent de sonner.

—Et le petit jour ne paraît qu'à six heures du matin... Ça nous fait donc encore six heures de faction !...

—Diable !... c'est long !...

—Peste ! je le crois ; le métier est rude ! J'aurais été un mauvais soldat !

—Oui, mais madame la marquise est une bonne dame et ne se montrera pas ingrate. Je suis sûr que nous recevrons pour le moins chacun un bel écu de six livres.

—Il me vient une idée, Guillot.

—Voyons ton idée, Justin ?

—C'est de gagner l'écu sans nous exténuer le tempérament à marcher jusqu'au jour dans le brouillard, ce qui est fort malsain et peut nous rendre pulmoniques.

—Et le moyen de faire ce que tu dis ?

—Voici : La nuit est noire comme de l'encre. Tout le monde dort au château. Personne ne s'occupe de nous. Faisons comme tout le monde, allons dormir, nous reprendrons notre faction de grand matin, et, attendu que nous sommes des garçons discrets, personne ne se doutera seulement que nous l'avons quittée pendant quelques heures.

—Ça se peut tout de même, oui-dà !...

Mais si par malheur il arrivait un accident cette nuit ? S'il venait des coquins rôder par ici ?...

—Tiens ; tu me fais rire ! Eh ! que diantre veux-tu qui arrive ? Madame la marquise a pris peur, elle ne sait seulement pas pourquoi. Je réponds de tout. Allons, allons... viens-tu faire un somme ?

—Si tu réponds, de tout, ça me va, le premier réveillé éveillera l'autre.

—C'est convenu. Tope là, compère.

Puis les deux sentinelles improvisées reprurent, sans plus d'hésitation ni de remords, le chemin de leurs pavillons respectifs.

XXXI

Les bandits au nombre de quatorze (y compris le capitaine et le lieutenant) prirent place dans trois bateaux plats peints en noir. Les avirons, enveloppés de linges afin de ne produire aucun bruit en frappant les eaux, furent bordés. Lascars donna le signal et les embarcations glissèrent, invisibles et muettes, sur la surface sombre du fleuve. La nuit semblait prêter au crime résolu sa discrète complicité. Jamais obscurité plus pro-

fonde n'avait pesé sur la terre endormie ; des ténèbres compactes, impénétrables, enveloppaient la Seine et ses rives, et nulle leur phosphorescente ne brillait dans le faible sillage des trois barques. Lascars fut obligé de se rendre compte par induction du chemin parcouru, et lorsqu'il crut avoir franchi la distance qui le séparait du château de Port-Marly, il donna l'ordre d'atterrir et d'amarrer les embarcations. Ses calculs ne l'avaient point trompé. Il lui suffit de gravir la berge pour acquérir la certitude qu'il se trouvait presque en face des grilles du château. Il approcha ses mains de sa bouche et il imita à deux reprises, avec une rare perfection, le cri de la chouette, ainsi que devaient le faire quelques années plus tard les paysans vendéens. Un cri semblable lui répondit à peu de distance, et presque en même temps il entendit sur la route le bruit d'un pas léger.

—Qui va là ? murmura-t-il.

Une voix étouffée à dessein répondit :

—C'est moi, capitaine, moi Landrinet.

Landrinet, l'un des deux espions, avait reçu l'ordre de ne point quitter son poste, cette nuit-là, avant d'être relevé par Joël Macquart en personne. Lascars reprit :

—Y a-t-il du nouveau ?

de celui qui le précéderait... Je passerai le premier et je vous conduirai de mon mieux... Il faut ici marcher à tâtons, et nos yeux ne nous servent à rien, car, dans ces ténèbres du diable, un aveugle y verrait aussi clair que nous !

Le baron s'orienta, en appelant à son aide ses souvenirs, il parcourut l'allée dans toute sa longueur, non sans se heurter plus d'une fois contre les troncs d'arbres, et il déboucha à la tête de ses compagnons sur la pelouse qui s'étendait autour du château. Les bandits s'aperçurent alors, non sans inquiétude, que plusieurs fenêtres du vaste édifice étaient faiblement éclairées et ils manifestèrent à voix basse leurs appréhensions à ce sujet.

—Si nous avons affaire à des gens sur leurs gardes, se disaient-ils, nous réussirons difficilement à emporter de vive force le château... l'affaire deviendra une vraie bataille, l'alarme sera donnée, on sonnera le tocsin ; nous aurons tout le village à combattre, et ceux d'entre nous que leur bonne étoile sauvera de la mort, seront trop heureux de prendre leurs jambes à leur cou et de disparaître les mains vides.

Lascars rassura ses hommes en leur apprenant ce qu'il tenait de Liseron, c'est-à-dire que des couloirs, les escaliers et les galeries du château restaient éclairés pendant toute la nuit.

—C'est commode pour nous, d'ailleurs, ajouta-t-il, et cela nous dispensera d'allumer les lanternes sourdes.

Les Pirates de la Seine étaient arrivés près d'une porte de service donnant accès dans les cuisines. C'est par là que Lascars comptait s'introduire. Il se proposait de gagner ensuite le premier étage en gravissant les escaliers dérobés et en longeant les couloirs connus de Liseron. Tandis que ce dernier déployait ses talents et forçait sans bruit la serrure, le baron disait aux bandits :

—Formez le cercle autour de moi, camarades, et prêtez l'oreille avec attention ; je suis obligé de parler très bas, et vous ne devez pas perdre une seule de mes paroles.

Les bandits suivirent à l'instant même

cette recommandation, et Lascars reprit :

—Dans une entreprise comme la nôtre, vous le comprenez, l'essentiel est de pouvoir agir à sa guise, sans crainte, en prenant tout son temps. Nous allons faire ce qui dépendra de nous pour atteindre ce résultat... Une fois le seuil du château franchi, je vous échelonnerai le long des escaliers et des galeries conduisant à l'appartement de la marquise, dans lequel je pénétrerai seul. Si nous avons la chance de n'éveiller aucun des valets, tout sera pour le mieux... Dans le cas contraire, il importe d'étouffer des cris qui donneraient l'alarme et compromettraient le succès, mais néanmoins ne versez le sang qu'en cas d'absolue nécessité. Vous êtes munis de cordes et de baillons, je vous ordonne d'en faire usage plutôt que des haches et des poignards... Si quelqu'un, homme ou femme, tentait de fuir, saisissez-le, garrottez-le, rendez-le muet et impuissant, cela suffira, ne tuez que pour votre défense et n'employez le fer que pour repousser le fer... est-ce bien compris ?

—Oui, capitaine... répondirent tout bas les bandits.

—Vous connaissez le son de mon sifflet d'argent, pousivit Lascars, si vous l'entendez une seule fois cela signifie à que je suis en péril, et



Lascars, presque étranglé par les petites mains d'acier, sentant venir la suffocation. — (Page 99, col 1.)

—Non, capitaine.

—Le marquis n'est point revenu ?

—Non, capitaine.

—Tout est tranquille au château et dans les environs ?

—Oui, capitaine.

—C'est bien, et tu es fatigué ?

—Franchement, capitaine, ça commence. Je monte la garde ici, depuis six heures du matin, et les jambes me rentrent dans le corps.

—Va te reposer dans une des barques... elles sont toutes trois amarrées au bas de la berge.

—Merci, capitaine.

Lascars rallia son monde et prit le chemin qui côtoyait la muraille d'enceinte, et que nous l'avons vu suivre avec Liseron, la nuit où, pour la première fois, il s'était introduit dans le parc. La troupe des Pirates de la Seine atteignit bientôt la petite porte et fit halte tandis que le lieutenant attaquait la serrure avec l'outil de fer dont il savait si bien se servir. Au bout d'une minute la porte s'ouvrit et les bandits se trouvèrent sur le terrain du marquis d'Hérouville, sous la voûte de l'allée de tilleuls.

—Mettez-vous en file, camarades, leur dit Lascars, et marchez l'un derrière l'autre, de manière à ce que chacun de vous ait une main sur l'épaule